

Théâtre : « Huit heures ne font pas un jour », pièce de haute lutte

Le feuilleton allemand de Fassbinder, repris sur scène par Julie Deliquet, restitué avec bonheur les tribulations d'une dizaine d'ouvriers dans les années 70.



Sur scène, un banquet façon kermesse. (Pascal Victor/©Pascal VICTOR/ArtComPress)

par [Anne Diatkine](#)

publié le 8 octobre 2021 à 5h50

La metteuse en scène [Julie Deliquet](#), nommée à la tête du théâtre Gérard-Philippe à Saint-Denis pendant le premier confinement, aime les échanges transgénérationnels et le fourmillement des acteurs sur scène, tout ce qui permet au spectateur de régler lui-même sa propre focale sur tel personnage ou action parallèle. [Vania](#) d'après Tchekhov, [Fanny et Alexandre](#) d'après Bergman, [Un conte de Noël](#) tiré du film d'Arnaud Desplechin : autant de spectacles qui prouvent une aptitude rare à faire advenir la jubilation de l'instant présent sur un plateau de théâtre, comme en témoigne le nom de sa compagnie, In Vitro, fondée il y a une douzaine d'années. [Huit heures ne font pas un jour](#), ce beau titre d'un feuilleton de Fassbinder - on ne disait pas série - commandé par la télévision allemande en 1971 au cinéaste de 27 ans qui avait déjà tourné huit longs métrages, ne fait pas exception.

Durant trois heures vingt, on suivra les tribulations d'une dizaine d'ouvriers et d'une famille, qui vont progressivement lever tous les freins qui entravent leur quotidien, trouver des solutions à leurs problèmes personnels perçus pour ce qu'ils sont : des questions politiques. Un exemple : Monika (lumineuse Lina Alsayed) veut travailler. Elle le dit sur tous les tons. Or l'absence de crèches et le fonctionnement de l'école allemande obligent les mères à rester à la maison sous peine d'être qualifiées de «mère corbeau». Au début des années 70, les revendications de ce personnage n'étaient pas si fréquemment problématisées dans les oeuvres, pas plus qu'au sein de la société. De même le matraquage des hommes sur leur épouse que dénonce Monika frappée par son mari, était considéré jusqu'à peu comme une question intime relevant de la sphère domestique. Ici, Luise, la grand-mère, (fantastique Evelyne Didi), ne s'embarrasse pas de difficultés. Elle décide de squatter une bibliothèque municipale abandonnée, pour y installer une garderie sauvage.

Cellule de dégrisement

Utopique ? Peu importe, car jusqu'à l'entracte, la frénésie de problèmes aussitôt posés, très vite résolus, provoque un optimisme ravageur, comme si toute la salle était shootée aux euphorisants. On a envie d'y croire. Suivre Luise quand elle veut fonder «*une agence immobilière pour personnes âgées*» même si sa famille est plus dubitative. Ne pas ciller quand le nouveau contremaître, recruté à l'extérieur de l'usine, est d'accord avec les ouvriers : son recrutement est lamentable, les patrons auraient été mieux inspirés de choisir l'un d'entre eux, et d'ailleurs, il va aider l'aspirant à se former aux mathématiques. Excepté le personnage de la grand-mère intempestive qui n'hésite pas à jeter son venin, ou celui de la tante Klara (irrésistible Hélène Viviès) qui n'apprécie ni les mésalliances ni les ouvriers, les relations interpersonnelles sont exceptionnellement non conflictuelle chez Fassbinder. Le cinéaste n'a tourné que cinq épisodes de son épopée acidulée - nettement plus dark, les trois derniers restés dans les tiroirs auraient sans doute colorisé différemment l'ensemble. Un geste subversif demeure : la télévision n'avait pas prévu que la saga familiale commandée aurait lieu dans une usine, à l'époque où la moitié des actifs allemands étaient ouvriers.

Lors de sa diffusion, le succès populaire fut total, et les critiques vinrent de la droite et de l'extrême gauche jugeant la fable désespérément peu réaliste. Durant la première partie, les ouvriers doivent néanmoins lutter pour que leur prime de rendement leur soit accordée. Que se passe-t-il, pour qu'après l'entracte, on ait eu le sentiment d'être placée dans une cellule de dégrisement, tandis que Julie Deliquet, Fassbinder, et la quinzaine d'acteurs sur le plateau continuaient leur montée en puissance fabuleuse ? Certes, il y a un banquet, façon kermesse, et le groupe investit l'atelier pour la transformer en salle des fêtes. Certes, Monika est bien isolée lorsqu'elle répète combien sa vie est insupportable, et que tante Klara la renvoie à son statut de prolétaire qui a épousé un cadre. Et certes, les ouvriers sont les premiers surpris de la simplicité avec laquelle ils obtiennent le droit de s'auto-gérer sans la moindre résistance de la part de la direction. «*Franchement, nous pensions que nous allions devoir nous battre*», expliquent-ils à la cheffe d'atelier (excellente Julie André) toute trépignante de perdre son autorité.

«Débrouille»

Le dénouement idyllique, sans casser d'oeuf, ni l'ombre d'une lutte, frustre le spectateur d'une étape essentielle si bien que la pièce en devient, par un hasard du calendrier, le contrepoint de 7 Minutes, le huis clos de Stefano Massini qui montre pré-

cisément un moment de bascule, la prise de décision collective de onze femmes en colère, spectacle que l'on peut encore découvrir au théâtre du Vieux-Colombier. Quelque chose chiffonne : pourquoi donc mettre sur scène la saga de Fassbinder aujourd'hui, quand nombre d'usines ont fermé ? Rencontrée dans un café après avoir vu la pièce, Julie Deliquet défend au contraire la forte actualité du feuilleton adapté avec Florence Seyvos et Julie André pendant le confinement. *«Durant cette période, en Seine-Saint-Denis, on a vécu la débrouille à tous les étages et la solidarité intergénérationnelle. A travers cette pièce, j'ai eu envie de montrer cette capacité à s'auto organiser, quand les politiques défontent. Oui, les solutions sont provisoires mais elles existent.»*

Comme toujours avec Julie Deliquet, le processus de création a tout autant compté que le résultat. Ici comme jamais, les acteurs, dont certains font leurs premiers pas sur scène, ont été au service de la dramaturgie plutôt que du parcours de leur personnage. Hanna Schygulla, actrice fétiche de Fassbinder et spectatrice le même jour que nous, a reconnu sur scène l'énergie et le sens du groupe du cinéaste frénétique mort à 37 ans. La solaire Marion fut l'un de ses premiers rôles, le tournage se déroulait dans une usine, et elle osait à peine porter la voix pour ne pas déranger les ouvriers qui travaillaient en même temps.

Huit jours ne font pas un jour, mis en scène par Julie Deliquet, d'après R.W. Fassbinder jusqu'au 17 octobre au TGP, à Saint-Denis, puis grande tournée. Sept minutes de Stefano Massini, mis en scène par Maëlle Poésy, jusqu'au 17 octobre, au théâtre du Vieux-Colombier.